

Patrick Lapalu

Le Cuirassier

Tome 2 - Une chevauchée sans fin

Roman



Patrick Lapalu

Le Cuirassier - Tome 2

Une chevauchée sans fin

© Patrick Lapalu, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-4893-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« ...Et la charge des cuirassiers fut si terrible
que toutes leurs colonnes furent en déroute ».*

Jean-Roch Coignet à la bataille de Dresde,
le 27 août 1813.

L'auteur tient à renouveler sa vive reconnaissance à ses amis Sylvie Vidal et Eric Bertrand pour leurs aides qu'ils ont prodiguées pendant l'élaboration de ce volume.

Résumé du 1er tome

En 1808, le jeune conscrit, Claude Henry Binétruy, un obscur et robuste vigneron franc-comtois, entre dans la grosse cavalerie. Emporté par des événements exceptionnels, sans connaître un destin flamboyant comme il y en a tant dans les années héroïques, il vit une épopée à laquelle il ne s'attendait pas.

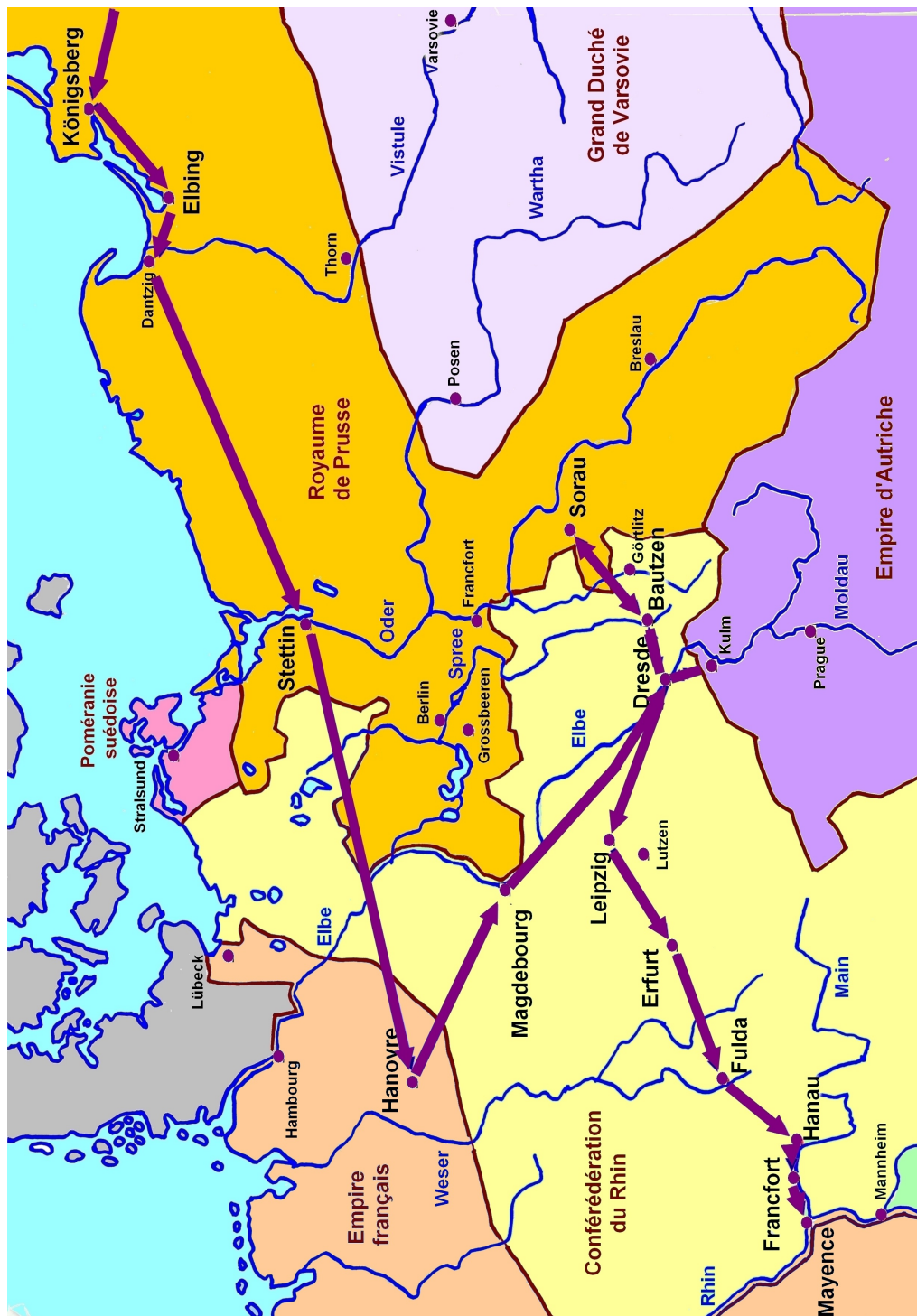
Assujetti aux sombres légendes séculaires, issu d'un monde reculé où les rudes conditions de travail sont dictées par les contraintes de la nature, il découvre des camarades venus de tout l'Empire, de nouveaux horizons et de peuples différents. Il suit l'Empereur avec un mélange d'abnégation, de fatalisme et parfois d'enthousiasme. Il connaît même des aventures sentimentales sans lendemain.

Au cours de la campagne dans la lointaine Autriche de 1809, malgré la dureté des batailles, le cuirassier découvre le succès et la gloire qui marquent l'apogée du règne de Napoléon 1er.

Mais quand il aborde la Russie, au sein d'une gigantesque armée, il s'aperçoit qu'au fil des jours la belle machinerie napoléonienne se grippe. Dans la canicule et la poussière, dans le froid et la neige, il doit affronter de rudes épreuves. À travers d'immenses plaines enneigées, parsemées de cadavres gelés et de matériel abandonné, lui-même, ses camarades et une vivandière, nommée Angélique Clamot, doivent faire face à une terrible retraite et aux incessantes attaques des Cosaques, n'ayant que leur farouche détermination pour survivre.

Désemparé par la mort de la jeune femme, épargné par un mystérieux prince moscovite, Claude Henry parvient à franchir la frontière de l'empire russe, avec son ami Feilig et une poignée de survivants.

Carte de la campagne d'Allemagne, 1813



Retour en Allemagne

— Partez sans moi, kameraden ! ordonne Feilig. Je ne peux pas vous accompagner. Cette carne de jambe me fait trop souffrir. Je préfère rester ici quelques jours de plus pour me faire soigner et je vous rejoindrai à Königsberg.

— Mais tu risques d’être rejoint par les Cosaques ! objecte Claude Henry.

— Pas d’inquiétude ! On n’est plus dans l’empire russe. Tu le sais ! On est dans le Grand Duché de Varsovie. Je ne risque donc plus rien.

— Pourtant tu nous as dit que les Cosaques ne s’arrêtaient jamais, remarque Duchon.

— Moi ? J’ai dit ça ?

— Eh ! On n’est pas sourds ! rétorque Claude Henry. On t’a bien entendu quand on a franchi le Niémen.

— Ah ! Ja ! Ja ! Ja !... Si c’était le cas, ils seraient déjà ici. Or ils ne sont pas venus. Je pense que les Russes ne veulent pas aller plus loin et ils ont dû rappeler leurs Cosaques. Voilà !... Alors, allez à Königsberg !

Claude Henry saisit son fusil et tend la main à son ami rhénan.

— Bonne chance à toi, Feilig. Soigne-toi bien !

— Tiens ! fait Gaudron. Prends ces pistolets. Ils te seront utiles.

— Merci, kameraden. Bonne route !

Les compagnons le saluent puis quittent la demeure où ils se sont installés depuis la traversée du Niémen.

Quelques jours plus tôt, après le passage du fleuve, les rescapés n’avaient plus qu’à aller à Königsberg en passant par Gumbinnen. C’était la route la plus directe. Si les uns tenaient à mettre le plus de distance possible entre l’empire russe et eux en se réfugiant derrière les remparts de la cité hanséatique, les autres, éreintés et affamés, ont préféré se reposer momentanément dans les villages avant de continuer. Ainsi Claude Henry et ses compagnons ont opté pour la deuxième solution afin de récupérer leurs forces, d’autant plus que Feilig était blessé.

Ils ont repéré, à l’écart de la route, une grande ferme appartenant à un riche propriétaire terrien polonais dont la femme, prénommée Boguslawka, n’a pas hésité à accueillir les survivants de l’épouvantable retraite qui passaient par là, pour les soins et la nourriture. N’écoutant que sa sollicitude, malgré les réticences de son mari, elle a fait ouvrir les portes de la demeure, des granges,

des écuries et même des étables pour que les rescapés puissent passer la nuit à l'abri du froid encore vif. Enfin, avec son médecin, son curé, ses domestiques et même ses enfants, Boguslawa n'a cessé de rendre visite à chaque soldat épuisé, à chaque blessé, à chaque malade pour leur apporter soin et réconfort. Malgré cela, beaucoup d'entre eux sont morts d'épuisement, accompagnés de toute la sollicitude de l'excellente femme ou de l'ecclésiastique.

Ainsi Feilig s'est fait soigner sa blessure qui s'était vite infectée, l'empêchant de marcher plus loin. En même temps, après six mois de campagne, Claude Henry et ses compagnons pouvaient manger de façon satisfaisante et dormir à l'abri du froid, dans un bâtiment pourvu de chaleur. Mais en passant sans transition du bivouac en plein air, par grand froid, à une chaude atmosphère, beaucoup d'entre eux sont tombés malades, y compris Claude Henry. Il leur a fallu quelques jours pour s'en remettre complètement.

À leur rétablissement, ils ont souhaité partir tout de suite, tant ils avaient hâte de s'éloigner de la frontière. Malgré leur réticence à laisser Feilig seul, à cause de sa blessure qui n'était pas encore guéri, ils ont consenti à quitter la demeure polonaise sur son ordre.

Après avoir chaleureusement remercié Boguslawa, ils prennent la route de Königsberg, avec davantage d'entrain bien qu'ils n'aient pas encore complètement récupéré des fatigues. Toujours équipés de leurs hardes, pourvus de bâtons ou de fusils, ils parcourent la route, tous impatients d'arriver à Königsberg. Si Claude Henry est heureux de reprendre la marche, son esprit est préoccupé par l'entêtement de son ami rhénan qui est resté en arrière. On aurait dû le mettre sur un des traîneaux que possédait encore l'arrière-garde. Il s'en veut pour ne pas y avoir pensé plus tôt.

La marche à travers les forêts et les landes enneigées durent une dizaine de jours. Avec les pièces d'or qu'ils ont ramassées sur les hauteurs de Ponari, près de Wilna, ils ont la possibilité de payer le repas et l'hébergement pendant les étapes même si cela suscite quelques scrupules.

— Quand même, s'inquiète Claude Henry, cet argent n'est pas à nous.

— T'es marrant, toi ! riposte Fauchairand. Le Petit Tondou nous a ordonné d'aller dans ce foutu pays où nous en avons bavé comme il n'est pas permis ! Après une chaleur à en crever, nous avons supporté un froid à pierre fendre ! Alors, il faut bien une compensation, que diable ! Et puis, tu veux que ces jaunets tombent aux mains des barbus¹ ?

— Non, bien sûr ! Mais tu connais l'administration. Elle serait bien capable de nous ordonner de lui restituer du pèse².

— Bah ! On lui dira qu'il a été piqué par les barbus ! Et si ces messieurs veulent vérifier, ils n'ont qu'à aller là-bas ! Mais ils n'oseront pas de peur d'être transformés en pelote d'épingles ! Je voudrais bien voir ça, tiens !

Pendant ce trajet, ils n'ont pas à se plaindre de l'accueil de la population polonaise puis prussienne, elle-même surprise, effarée même, à la vue des soldats de Napoléon en piteux état, affamés, habillés et équipés de bric et de broc. La plupart du temps, les civils manifestent leur mansuétude pour leur offrir vivres et hébergement mais certains montrent déjà un sentiment vindicatif à leur égard.

Dans un village, Claude Henry entend un jeune prussien le traiter de « sale Français ! ». Encore faible, il préfère ne pas réagir, préférant consacrer sa force à la marche. Plus loin, c'est une grande paysanne qui exige une importante somme pour payer le repas. Considérant le prix exorbitant, Gaudron proteste mais elle le repousse pour faire valoir sa revendication en criant :

— Vous n'êtes plus les maîtres chez nous ! C'est ça ou rien du tout !

Claude Henry qui garde encore son fusil, appuie aussitôt le canon de son arme sur la volumineuse panse de la Prussienne.

— Je suis armé et je suis encore le maître ici ! Donnez-nous le repas et nous vous paierons la somme telle que nous avons payée ailleurs !

*

* *

Ils arrivent enfin à Königsberg, l'imposante cité fortifiée où le fleuve Pregel entoure le centre ville. Ils y retrouvent avec plaisir les uniformes français et cherchent les cuirassiers de la division Doumerc. La tâche n'est pas aisée à cause des nombreux survivants de la retraite, de toutes armes, qui s'y trouvent déjà, d'autant plus qu'il en arrive d'autres encore chaque jour, dans un état pitoyable.

Finalement Claude Henry repère par hasard Huot, un camarade qui a séjourné à Turin avec lui. Ce dernier a du mal à le reconnaître à cause de sa barbe, de sa maigreur et de ses guenilles.

— Oh là là ! C'est toi, Binétruy ! s'exclame Huot. Je suis bien aise de te retrouver !

— Et moi donc ! Ça me fait plaisir de revoir ta bobine !

Même émacié, Claude Henry retrouve son camarade imberbe, sans moustache, tel qu'il a connu au moment de son incorporation. C'est dire qu'il a eu le temps de se refaire une santé dans cette ville.

— On te croyait perdu, mon vieux ! dit Huot. Où diable t'es-tu fourré depuis